

## René Guénon et la réincarnation

Piero Fenili

Traduction d'Anna Perenna

La négation de la réalité de la réincarnation de la part de René Guénon laisse supposer qu'à ce sujet, il a préféré ignorer la vérité transmise par la Tradition pour partager l'hostilité nourrie contre la possibilité de la réincarnation par les deux religions universelles qui ont émergé du monothéisme abrahamique, le Catholicisme et l'Islam, auquel Guénon s'était secrètement converti depuis longtemps, sans toutefois interrompre ses contacts avec les milieux catholiques, en particulier intégristes.

La métempsychose (*tanâsukh*), dans laquelle s'intègre la réincarnation, est en effet « particulièrement odieuse aux musulmans qui, selon les mots d'Al-Bîrunî, la considèrent comme une caractéristique typique de la pensée idolâtrique indienne »<sup>291</sup>.

En substance, la condamnation de la croyance en la réincarnation prononcée par le Catholicisme est similaire : « La réincarnation, entendue comme la répétition et la remise en question de l'existence, est inconciliable avec le christianisme »<sup>292</sup>.

Le conditionnement aveugle subi par Guénon fut donc vraisemblablement tel, qu'il l'a poussé à invoquer le soutien d'une doctrine métaphysique qui atteste largement sa *forma mentis* géométrico-mathématique (dans le sens moderne du terme) personnelle.

---

<sup>291</sup> A. Bausani, *Persia religiosa*, Il saggiaiore, Milano, 1959, p. 169.

<sup>292</sup> *Catechismo per adulti*, a cura della C.E.I., Libreria Editrice Vaticana, Roma, 1995, par. 1202, p. 581.

Il est donc opportun de rapporter le point de vue de Guénon à ce sujet :

*Nous ne pouvons songer à exposer ici, avec tous les développements qu'elle comporte, la théorie métaphysique des états multiples de l'être ; nous avons l'intention d'y consacrer, lorsque nous le pourrons, une ou plusieurs études spéciales. Mais nous pouvons du moins indiquer le fondement de cette théorie, qui est en même temps le principe de la démonstration dont il s'agit ici, et qui est le suivant : la Possibilité universelle et totale est nécessairement infinie et ne peut être conçue autrement, car, comprenant tout et ne laissant rien en dehors d'elle, elle ne peut être limitée par rien absolument ; une limitation de la Possibilité universelle, devant lui être extérieure, est proprement et littéralement une impossibilité, c'est-à-dire un pur néant.*

*Or, supposer une répétition au sein de la Possibilité universelle, comme on le fait en admettant qu'il y ait deux possibilités particulières identiques, c'est lui supposer une limitation, car l'infinité exclut toute répétition : il n'y a qu'à l'intérieur d'un ensemble fini qu'on puisse revenir deux fois à un même élément, et encore cet élément ne serait-il rigoureusement le même qu'à la condition que cet ensemble forme un système clos, condition qui n'est jamais réalisée effectivement. Dès lors que l'Univers est vraiment un tout, ou plutôt le Tout absolu, il ne peut y avoir nulle part aucun cycle fermé : deux possibilités identiques ne seraient qu'une seule et même possibilité ; pour qu'elles soient véritablement deux, il faut qu'elles diffèrent par une condition au moins, et alors elles ne sont pas identiques.*

*Rien ne peut jamais revenir au même point, et cela même dans un ensemble qui est seulement indéfini (et non plus infini), comme le monde corporel: pendant qu'on trace un cercle, un déplacement s'effectue, et ainsi le cercle ne se*

*ferme que d'une façon tout illusoire. Ce n'est là qu'une simple analogie, mais elle peut servir pour aider à comprendre que, "a fortiori", dans l'existence universelle, le retour à un même état est une impossibilité : dans la Possibilité totale, ces possibilités particulières que sont les états d'existence conditionnés sont nécessairement en multiplicité indéfinie ; nier cela, c'est encore vouloir limiter la Possibilité ; il faut donc l'admettre, sous peine de contradiction, et cela suffit pour que nul être ne puisse repasser deux fois par le même état. Comme on le voit, cette démonstration est extrêmement simple en elle-même, et, si certains éprouvent quelque peine à la comprendre, ce ne peut être que parce que les connaissances métaphysiques les plus élémentaires leur font défaut ; pour ceux-là, un exposé plus développé serait peut-être nécessaire, mais nous les prions d'attendre, pour le trouver, que nous ayons l'occasion de donner intégralement la théorie des états multiples<sup>293</sup>.*

La doctrine dont il est ici question sera présentée par Guénon dans l'œuvre *Les états multiples de l'être*, parue en 1932<sup>294</sup>, mais elle fait l'objet d'une première présentation, importante pour le sujet qui nous intéresse ici, dans *Le Symbolisme de la croix*<sup>295</sup>, qui date de l'année précédente.

Ainsi, nous sommes aujourd'hui tout à fait en mesure d'évaluer la cohérence de la théorie métaphysique élaborée par Guénon et, par conséquent, de juger de son

---

<sup>293</sup> *L'erreur spirite*, Kariboo, 2015 [1923<sup>1</sup>], pp. 131-132. (N.d.l.t. : Les œuvres de René Guénon, rééditées par les éditions Kariboo, sont disponibles en ligne à l'adresse suivante : [www.oeuvre-de-rene-guenon-libre.shost.ca/oeuvre.html](http://www.oeuvre-de-rene-guenon-libre.shost.ca/oeuvre.html) consulté le 30 avril 2018).

<sup>294</sup> *Les états multiples de l'être*, Paris, Véga, 1932.

<sup>295</sup> *Le symbolisme de la croix*, Paris, Véga, 1931.

application au cas particulier que constitue la réincarnation.

La théorie métaphysique des états multiples de l'être est bien loin de répondre à toutes les exigences d'évidence ontologique et logique que Guénon entend lui attribuer. Au contraire, malgré son intérêt indubitable et la capacité de réflexion métaphysique dont elle atteste, la théorie métaphysique des états multiples de l'être présente, lorsqu'elle est examinée attentivement, certaines incohérences dont il convient de rendre compte.

Il est opportun de préciser d'emblée que dès lors qu'il s'agit de métaphysique, il est quelque peu risqué de négliger deux vérités d'origine non humaines, révélées au philosophe Parménide par une déesse, vraisemblablement Dikè (la Justice), qui dans ce contexte doit être comprise principalement comme la « Vérité-qui-se-révèle »<sup>296</sup>.

La première de ces vérités s'énonce ainsi : *tò gàr autò noein te kai einai* (« penser et être sont en effet la même chose »)<sup>297</sup> et signifie que la pensée ne peut concerner que l'être, puisqu'il est impossible de concevoir un discours qui ne se référerait pas à quelque chose dont, d'une manière ou d'une autre, on n'ait pas postulé l'être. Un discours qui prétend s'articuler sur le non-être se réduit en réalité à une simple fiction, parce que la pensée qui discourt du non-être le remplit inévitablement des contenus de l'être.

Il est possible de parler de l'Être suprême en termes de non-être, comme cela s'est produit en milieu platonicien, mais uniquement de manière instrumentale et analogique, lorsqu'il s'agit d'affirmer sa transcendance par

---

<sup>296</sup> Parménide, *Poema sulla natura*, presentazione, traduzione e note di G. REALE, saggio introduttivo e commentario filosofico di L. RUGGIU, Milano, Rusconi, 1992, p. 87, note 6.

<sup>297</sup> *Ibid.*, Fr. 3, pp. 92-93.

rapport à tout autre être à qui l'Être suprême est transcendant.

La seconde vérité est étroitement liée à la première : *esti gâr einai, medèn d'ouk estin* (en effet l'être est, le néant n'est pas)<sup>298</sup>, énoncé qui s'impose par son évidence axiomatique et qui équivaut ici encore à exclure la possibilité de développer un quelconque discours sur le non-être.

C'est la raison pour laquelle la Déesse avait dû avancer un salutaire avertissement : « Ainsi, je te dirai – et toi, écoute et reçois mes paroles – quelles sont les seules voies qu'il est possible de penser ; l'une qui « est » et il n'est pas possible qu'elle ne soit pas – c'est le sentier de la Persuasion, parce qu'il renferme la Vérité en son sein – l'autre qui « n'est pas » et dont il est nécessaire qu'elle ne soit pas. Et moi je te dis que celui-ci est un sentier dans lequel on ne peut rien apprendre. En effet, tu ne pourrais connaître ce qui n'est pas, parce que ce n'est pas une chose faisable, ni ne pourrais-tu l'exprimer »<sup>299</sup>.

Il semble que Guénon ait ignoré ou n'ait pas tenu compte de l'avertissement de la Déesse, puisqu'il voulut s'aventurer sur le dangereux sentier « dans lequel on ne peut rien apprendre » : il prétendit en effet situer le non-être, qu'il appelle le Zéro métaphysique, infiniment au-delà de l'Être (l'Unité)<sup>300</sup> inaugurant de cette manière une métaphysique dont l'ancrage terminologique même s'écarte du droit chemin de la Persuasion indiqué par *Dikè*.

L'incongruité de cette formulation apparaît au grand jour quand Guénon va jusqu'à introduire « par transposition analogique » certaines distinctions dans le

---

<sup>298</sup> *Ibid.*, Fr. 6, pp. 94-95.

<sup>299</sup> *Ibid.*, Fr. 2, pp. 90-91.

<sup>300</sup> Cf. *Les états multiples de l'être*, chap. 4.

domaine du non-être, comme celle, qui remonte au gnosticisme alexandrin, entre « Abyme » et « Silence »<sup>301</sup>.

Guénon se rend compte de la difficulté et tente d'y remédier, en affirmant que

*« le Non-Être, loin d'être le "néant", serait exactement tout le contraire, si toutefois le "néant" pouvait avoir un contraire, ce qui lui supposerait encore un certain degré de "positivité", alors qu'il n'est que la "négativité" absolue, c'est-à-dire la pure impossibilité »*<sup>302</sup>.

Mais le remède se révèle pire que le mal, parce que la Persuasion est du côté de Parménide, qui associe le non-être au néant, et non du côté de Guénon qui prétend que le néant est le contraire du non-être !

Persistant dans l'erreur, Guénon complique encore les choses :

*Le "néant" ne s'oppose donc pas à l'Être, contrairement à ce qu'on dit d'ordinaire (en réalité la Déesse Dikè le pense également : n.d.r.) ; c'est à la Possibilité qu'il s'opposerait, s'il pouvait entrer à la façon d'un terme réel dans une opposition quelconque ; mais, comme il n'en est pas ainsi, il n'y a rien qui puisse s'opposer à la Possibilité, ce qui se comprend sans peine, dès lors que la Possibilité est en réalité identique à l'Infini*<sup>303</sup>.

Mais de cette manière, la difficulté est encore une fois déplacée mais non résolue ; si en effet le « néant » ne peut en aucune manière entretenir de rapport réel avec la

---

<sup>301</sup> *Les états multiples de l'être*, Kariboo, 2015 [1932<sup>1</sup>], p. 20, note 10.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>303</sup> *Ibid.*, note 2. Soutenir que le zéro du non-être est l'opposé du néant est, pour le moins et quelles que soient les justifications mathématiques et symboliques qui pourraient être ajoutées, impropre et dangereux d'un point de vue terminologique.

Possibilité, et si cette dernière est identique à l'Infini, le « néant » ne peut avoir de relation avec le non-être non plus, parce que l'Infini qui consiste, selon Guénon, dans la somme de la réalité, implique nécessairement une forme de positivité qui ne participe pas du non-être. On n'échappe pas à l'avertissement de la Déesse.

Guénon considère que

*pour comprendre la doctrine de la multiplicité des états de l'être, il est nécessaire de remonter, avant toute autre considération, jusqu'à la notion la plus primordiale de toutes, celle de l'Infini métaphysique, envisagé dans ses rapports avec la Possibilité universelle. L'infini est, comme l'indique son étymologie, ce qui n'a pas de limites ; et pour garder à ce terme son sens propre, il faut en réserver rigoureusement l'emploi à la désignation de ce qui n'a absolument aucune limite, à l'exclusion de tout ce qui est seulement soustrait à certaines limitations particulières tout en demeurant soumis à d'autres limitations en vertu de sa nature même. Ces limitations sont en effet essentiellement inhérentes à cette nature, comme le sont, au point de vue logique (qui ne fait en somme que traduire à sa façon le point de vue qu'on peut appeler "ontologique") des éléments intervenant dans la définition même de ce dont il s'agit. Ce dernier cas est notamment, comme nous avons eu déjà l'occasion de l'indiquer à diverses reprises, celui du nombre, de l'espace, du temps, même dans les conceptions les plus générales et les plus étendues qu'il soit possible de s'en former, et qui dépassent de beaucoup les notions qu'on en a ordinairement ; tout cela ne peut jamais être, en réalité, que du domaine de l'indéfini<sup>304</sup>.*

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que la conception de Guénon résonne intimement avec celle de

---

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 7.

Descartes qui écrivit, à propos de l'extension et du nombre des étoiles :

*nous appellerons ces choses indéfinies plutôt qu'infinies, à la fois pour réserver le titre d'infini à Dieu seul, puisqu'en lui uniquement et de toute part, non seulement nous ne connaissons aucune limite, mais nous comprenons aussi positivement qu'il n'y en a pas ; et à la fois parce que nous ne comprenons pas positivement de la même manière que les autres choses manquent, en quelque lieu, de limite, mais nous déclarons seulement négativement que nous ne pouvons trouver nous-même leurs limites, s'ils en ont*<sup>305</sup>.

Cette étroite affinité entre la pensée de Guénon et celle de Descartes ne disparaît certes pas avec la précision que Guénon a voulu donner à son propos :

*Par contre, il semble bien que Descartes avait essayé d'établir la distinction dont il s'agit, mais il est fort loin de l'avoir exprimée et même conçue avec une précision suffisante, puisque, selon lui, l'indéfini est ce dont nous ne voyons pas les limites, et qui pourrait en réalité être infini, bien que nous ne puissions pas affirmer qu'il le soit, tandis que la vérité est que nous pouvons au contraire affirmer qu'il ne l'est pas, et qu'il n'est nullement besoin d'en voir les limites pour être certain qu'il en existe ; on voit donc combien tout cela est vague et embarrassé, et toujours à cause du même défaut de principe*<sup>306</sup>.

Au contraire, malgré les distances que Guénon semble vouloir prendre vis-à-vis de Descartes, il apparaît de façon évidente qu'il s'agit de simples distinctions formulées au sein d'un mode de penser commun, d'une

---

<sup>305</sup> *Œuvres*, ed. C. Adam et P. Tannery, VIII, Paris, 1905, pp. 14-15, cité dans *Encyclopedia Filosofica*, a cura del Centre Studi Filosofici di Gallarate, Edipem, Roma, 1979, vol. IV, p. 609.

<sup>306</sup> *Les principes du calcul infinitésimal*, Kariboo, 2015 [1946<sup>1</sup>], p. 11.

seule et même *forma mentis* qui envisage de la même manière et même avec le même langage le thème de l'Absolu métaphysique (Dieu).

Tout ceci apparaît d'autant plus surprenant si l'on songe au fait que Guénon avait une piètre opinion de Descartes, ayant déclaré que ce dernier « est représentatif de la déviation moderne et l'on peut dire qu'il l'incarne en quelque sorte à un certain point de vue »<sup>307</sup>.

Pour Guénon, en effet, le rationalisme de Descartes découle de la négation individualiste de cette faculté cognitive d'ordre supra individuel qu'est l'intuition individuelle.

À ce propos, Guénon précise :

*Puisque nous avons parlé de la philosophie, nous signalerons encore, sans entrer dans tous les détails, quelques-unes des conséquences de l'individualisme dans ce domaine : la première de toutes fut, par la négation de l'intuition intellectuelle, de mettre la raison au-dessus de tout, de faire de cette faculté purement humaine et relative la partie supérieure de l'intelligence, ou même d'y réduire celle-ci tout entière ; c'est là ce qui constitue le « rationalisme », dont le véritable fondateur fut Descartes*<sup>308</sup>.

Il faut préciser que Guénon, en matière de métaphysique, participe dans une large mesure de ce rationalisme moderne.

Si Guénon s'est rendu compte de la matérialité inhérente à la discontinuité indéfinie représentée par la série numérique<sup>309</sup>, il s'est montré moins prudent dans sa

---

<sup>307</sup> *La crise du monde moderne*, Kariboo, 1946 [1927<sup>1</sup>], p. 46.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>309</sup> Guénon avait bien présente à l'esprit la maxime de Thomas d'Aquin, qui sans aucun doute se rapporte à une conception quantitative du

manière de considérer l'indéfini continu ou géométrique, qui implique lui aussi une racine matérielle tenace liée à la nature même de l'extension spatiale dont il dépend. Même Descartes s'est rendu compte du danger quand il a tracé une démarcation nette entre *res cogitans* et *res extensa*, en confinant rigoureusement cette dernière en dehors de toute réalité spirituelle possible.

Guénon, en revanche, en se référant à la multitude indéfinie des points (indéfini continu), écrit :

*Il importe de remarquer que nous ne disons pas un nombre indéfini, mais une multitude indéfinie, parce qu'il est possible que l'indéfinité dont il s'agit dépasse tout nombre, bien que la série des nombres soit elle-même indéfinie, mais en mode discontinu, tandis que celle des points d'une ligne l'est en mode continu. Le terme « multitude » est plus étendu et plus compréhensif que celui de "multiplicité numérique", et il peut même s'appliquer en dehors du domaine de la quantité, dont le nombre n'est qu'un mode spécial<sup>310</sup>.*

D'un point de vue métaphysique, en revanche, c'est le contraire : c'est justement le nombre, compris cependant au sens pythagoricien de « qualitatif », qui se prête à être appliqué également en dehors du domaine de la quantité, alors que la multitude indéfinie entre dans le domaine de l'extension spatiale laquelle, malgré la continuité qui la caractérise, appartient elle aussi irrémédiablement au règne de la quantité et donc de la matérialité<sup>311</sup>.

---

nombre, selon laquelle *numerus stat ex parte materiæ*. (Cf. *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Kariboo, 2015, [1945<sup>1</sup>], p. 11.

<sup>310</sup> *Le symbolisme de la croix*, Kariboo, 2015, [1931<sup>1</sup>], note 2, pp. 69-70.

<sup>311</sup> En réalité, le fait démontré par Cantor qu'il « existe donc au moins deux types différents d'"infini" : l'infini numérable des nombres entiers et l'infini non numérable du continu » (R. COURANT, H. ROBBINS, *Che cos'è la matematica* ?, Boringhieri, Torino, 1983, p. 147) semble également

La vérité métaphysique doit pourtant être recherchée dans la direction opposée à la direction moderne de la spéculation infinitiste engagée par Guénon. Le grand néopythagoricien Arturo Reghini s'en était parfaitement rendu compte, lorsqu'il écrivit :

*Pythagoriquement, l'Être est nécessairement limité par son unicité. L'unité est unique, sans autre, ni autre. La dualité et la multiplicité sont des apparences qui ne détruisent pas l'unicité de l'être. En passant de l'unité aux unités, du un aux nombres, de l'unité intégrale à la numération indéfinie, on passe de l'unicité de l'être à l'indéfinie variété et diversité de la nature. L'univers illimité est opposé à la limitation caractéristique de l'être ; et il nous fournit le premier couple d'opposés pythagoriciens, sur la dualité fondamentale de laquelle repose toute la nature. Mais pythagoriquement, la limitation indéfinie de la nature ne mène pas à déduire analogiquement une illimitation semblable de l'Être, en fait, c'est exactement l'inverse. Déduire de l'infinité du monde l'infinité de Dieu revient à traîner derrière soi, dans le règne des cieux, les concepts de ce monde, à s'appuyer sur des idées pour chercher à comprendre ce qui transcende les idées, enfin à prétendre pouvoir se lever d'un coup sans d'abord se libérer des entraves<sup>312</sup>.*

C'est la raison pour laquelle nous émettons de sérieuses réserves quant à la capacité du concept guénonien d'Infini à représenter la transcendance absolue de l'Un. En réalité, Guénon, en raison de son tenace

---

soustraire la « multitude indéfinie » à la résiduelle vertu « formative » inhérente au nombre compris quantitativement, pour l'éloigner ultérieurement de ce que Guénon définit comme le pôle essentiel de la manifestation (*op. cit.*, chap. 1). Pour Platon le domaine de l'extension est encore celui de la *Cora*, le réceptacle de la matière.

<sup>312</sup> Commentaire sur la première des *Massime di scienza iniziatica*, A. ARMENTANO, in *Atanòr. Rivista mensile di studi iniziatici*, n°4, Avril 1924, Roma, pp. 149-150.

préjugé anticlassique, n'a pas pu saisir la valeur métaphysique de la limite, qui fut en revanche parfaitement claire pour les Grecs, et il en vint à les accuser injustement de n'avoir eu que la « notion de l'indéfini », et de n'avoir pas réussi à comprendre pour quelle raison « fini et parfait étaient en soi des synonymes »<sup>313</sup>.

La signification de la limite est en revanche parfaitement saisie par Evola, héritage positif de son appartenance première à la Tradition méditerranéenne classique. Evola a su la transposer de façon appropriée dans le domaine de la métaphysique et de l'éthique :

*Le concept avait —cela est bien connu— un rôle de premier plan dans l'éthique classique : celui de limite, péras, qui nous ramène précisément à ce que nous disions il y a peu, à savoir à l'exigence fondamentale de circonscrire activement et consciemment le domaine dans lequel on peut réellement être nous-même et réaliser un équilibre et une "perfection partielle", écartant les séductions des voies mystiques et romantiques qui vont vers le sans-forme et l'illimité<sup>314</sup>.*

---

<sup>313</sup> *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Editions Kariboo, 2015 [1921<sup>1</sup>], p. 20. Guénon ne s'est pas contenté d'accuser les Grecs anciens d'incompréhension métaphysique mais, par une sorte de chauvinisme intellectuel assez gaulois, il a même écrit : « Que la mentalité anglaise n'ait aucune aptitude pour les conceptions métaphysiques est un fait, mais il faut dire que les Anglais ne revendiquent aucunement la prétention d'en avoir, alors que la mentalité allemande, qui en somme n'est guère plus favorisée, se fait en revanche les illusions les plus infondées à ce propos » (*Ibid.*, p. 178). Que faudrait-il alors dire du français René Guénon, qui a prétendu fonder l'armature de sa métaphysique sur un rationalisme très proche de celui de Descartes ?

<sup>314</sup> L'attrance de Guénon pour le « sans forme et l'illimité » n'a pas une origine mystique ou romantique, elle participe plutôt de l'inspiration infinitiste de deux grands philosophes mathématiciens du 17<sup>e</sup> siècle : Descartes, comme nous l'avons vu, et Leibniz.

Toute réflexion d'ordre spatial, même lorsqu'elle est sublimée en formulations de type mathématique ou géométrique, peut tout au plus fournir des suggestions dans le sens de l'immensité, jamais de la transcendance qui, par définition, se situe au-delà de tout conditionnement possible d'espace (et de temps).

C'est la raison pour laquelle, par le biais de l'analogie inversée, une diminution dans l'ordre des grandeurs spatiales a été adoptée afin d'exprimer un degré de spiritualité plus élevé. Carlo Della Casa rappelle en effet à propos des dieux du Jaïnisme, la religion fondée par Mahāvīra (*Magnus vir*), presque associé du Bouddha : « Plus la région où ils habitent est élevée, plus la durée de la vie est longue, plus la connaissance est claire, *plus petit est le corps* : en effet, la perfection est toujours dans un rapport renversé avec la matérialité »<sup>315</sup>.

Le vieux casse-tête théologique à propos du nombre de légions d'Ange qui peuvent se tenir sur la pointe d'une aiguille conserve, intacte, sa paradoxale gravité.

Même un penseur comme Arthur Schopenhauer qui, malgré la profondeur de sa pensée philosophique, n'est pas parvenu à saisir la signification du Brahmane dans l'hindouisme et du Nirvana dans le Bouddhisme, s'est parfaitement rendu compte de la nature subordonnée et illusoire du monde de l'extension :

*Mais, à l'inverse, pour ceux qui ont converti et aboli la Volonté, c'est notre monde actuel, ce monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant*<sup>316</sup>.

---

<sup>315</sup> C. DELLA CASA, *Il giainismo*, Boringhieri, Torino, 1962, p. 62 (c'est nous qui soulignons).

<sup>316</sup> A. SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. A. BURDEAU, Paris, Félix Alcan, 1912, p. 608.

Il existe évidemment une meilleure voie pour atteindre l'intuition de la transcendance que celle qui consiste à élaborer des concepts qui, malgré toutes les précisions et les distinctions, demeurent discrètement mais solidement conditionnés par un type de spéculation géométrico-mathématique qui trouve dans la *res extensa* de Descartes son domaine naturel et sa limite.

Pour Guénon, à la notion d'Infini correspond celle de Possibilité universelle, toutes les deux étant des aspects du Tout, la première étant active, la seconde passive<sup>317</sup>. La possibilité universelle implique comme telle l'absence de toute limite dans l'ordre de la manifestation (ou encore, en langage théologique, de la création), une idée que Guénon adosse avec raison à celle de la liberté de la Volonté divine<sup>318</sup>.

Mais l'idée que Guénon s'est faite de la Possibilité et de la Volonté divine est fortement marquée par l'idée qu'il se fait du Tout comme d'une sphère infinie gouvernée en son sein par une sorte de nécessité logico-ontologique exprimable en termes géométrico-mathématiques, qui relègue au second plan la juste notion de la Transcendance<sup>319</sup>.

---

<sup>317</sup> *Les états multiples de l'être, op. cit.*, p. 10. Guénon identifie respectivement l'Infini et la possibilité avec le Brahmane et la *Shakti* de la doctrine hindoue (*ibid.*, note 13).

<sup>318</sup> *Ibid.*, chap. XVIII.

<sup>319</sup> Pour Guénon, la transcendance est réservée au Non-être (le Zéro métaphysique) dans la mesure où tout dépend de lui alors que lui ne dépend de rien. Ainsi, ce Zéro, à strictement parler, constitue le Tout. Dans la métaphysique guénonienne, le Zéro s'identifie donc avec le Tout, une équation qui laisserait probablement interdit plus d'un mathématicien et d'un philosophe, à commencer par Parménide. Pour notre part, nous nous limitons à observer que, par une curieuse combinaison, la doctrine qui se rapproche le plus de la doctrine guénonienne du Zéro-Tout est la doctrine bouddhiste du Vide (*Sunyata*), relevant donc d'une tradition spirituelle pour laquelle Guénon n'a jamais nourri de prédilection particulière.

De ces manquements découle la fragilité du raisonnement guénonien qui vise à nier la réalité de la réincarnation, négation qui apparaît erronée dans sa prémisse et contradictoire dans son développement.

Sur le premier point, il nous semble téméraire d'assigner, comme le fait Guénon, une limite à la Possibilité universelle, en niant qu'elle puisse donner lieu à deux réalités identiques (qui, par ailleurs, comme nous le verrons, ne sont pas identiques), en invoquant une impossibilité logico-ontologique présumée.

Cette négation ne tient pas compte du fait que Dieu (l'Un) est supérieur au monde des idées et des concepts sur lesquels se fonde le raisonnement de Guénon. S'il avait prêté au courant franciscain de la Scolastique la même attention qu'il avait accordée au courant dominicain, qui eut en Thomas d'Aquin son plus fameux représentant, Guénon aurait trouvé, dans la pensée de Duns Scot, une notion de la transcendance de Dieu bien plus rigoureuse et cohérente que la sienne.

Orlando Todisco résume efficacement la pensée de Duns Scot relative à la transcendance divine :

*La postérité des idées relatives à son existence infinie est nette. Dieu est le maître des idées, comme le monarque de son règne. Scot sauvegarde la transcendance divine de manière radicale. Prise en soi, l'essence divine se referme dans sa splendeur, protégée de l'ombre que la multiplicité de ses imitations finies pourraient provoquer<sup>320</sup>.*

Concernant la liberté et l'omnipotence divine, Duns Scot s'exprime ainsi :

---

<sup>320</sup> O. TODISCO, *Giovanni Duns Scoto filosofo della libertà*, Edizioni Messaggero, Padova, 1996, pp. 42-43.

*Je dis donc que Dieu non seulement peut agir différemment de ce qu'il avait ordonné par un ordre particulier, mais qu'il peut de plus agir de façon ordonnée différemment de la manière dont il a ordonné par un ordre universel – et ceci selon la loi de la justice – parce que tant dans les choses qui sont outre cet ordre, que dans les choses qui sont contre (contra) cet ordre, Dieu peut les faire de manière ordonnée avec sa puissance absolue<sup>321</sup>.*

Il nous semble réellement difficile d'imaginer, comme le voudrait Guénon, que l'omnipotence divine ne puisse intégrer la possibilité de la réincarnation qui constitue par exemple un article de foi dans le Bouddhisme, une très haute tradition spirituelle qui comprend des centaines de millions de fidèles.

Mais le raisonnement même de Guénon, et c'est là le second point, est destiné à se retourner contre lui-même.

En plein accord avec la *forma mentis* cartésienne, afin de nier la réincarnation, Guénon recourt à une représentation qui,

*en géométrie analytique, correspond au passage d'un système de coordonnées rectilignes à un système de coordonnées polaires<sup>322</sup>.*

Vraiment, ces renvois de Guénon à la pensée de Descartes, tant décrié, ne laissent pas de surprendre ; Descartes qui fut, avec Fermat, le père de la géométrie analytique !

Sur la base de ce stratagème, il serait

*matériellement impossible de tracer d'une façon effective une ligne qui soit vraiment une*

---

<sup>321</sup> Ord. I., d.44, q.u.: *Utrum deus possit aliter facere res quam ab ipso ordinatum est eas fieri*, 10, cité et traduit par O. TODISCO, Ibid., p. 223.

<sup>322</sup> *Le symbolisme de la croix*, op. cit., p. 69.

*courbe fermée ; pour le prouver, il suffit de remarquer que, dans l'espace où est située notre modalité corporelle, tout est constamment en mouvement (par l'effet de la combinaison des conditions spatiale et temporelle, dont le mouvement est en quelque sorte une résultante), de telle façon que, si nous voulons tracer une circonférence, et si nous commençons ce tracé en un certain point de l'espace, nous nous trouverons forcément en un autre point lorsque nous l'achèverons, et nous ne repasserons jamais par le point de départ. De même, la courbe qui symbolise le parcours d'un cycle évolutif quelconque ne devra jamais passer deux fois par un même point, ce qui revient à dire qu'elle ne doit pas être une courbe fermée (ni une courbe contenant des "points multiples"). Cette représentation montre qu'il ne peut pas y avoir deux possibilités identiques dans l'Univers, ce qui reviendrait d'ailleurs à une limitation de la Possibilité totale, limitation impossible, puisque, devant comprendre la Possibilité, elle ne pourrait y être comprise<sup>323</sup>.*

Nous apprenons ainsi que, selon Guénon, l'omnipotence divine serait limitée par le fait qu'il serait impossible de pleinement tracer une circonférence sur le plan des coordonnées cartésiennes !

Guénon insiste :

*Aussi toute limitation de la Possibilité universelle est-elle, au sens propre et rigoureux du mot, une impossibilité ; et c'est par là que tous les systèmes philosophiques, en tant que systèmes, postulant explicitement ou implicitement de telles limitations, sont condamnés à une égale impuissance du point de vue métaphysique.*

---

<sup>323</sup> *Ibid.*, pp. 70-71.

Et il ajoute à la note 2 :

*Il est facile de voir, en outre, que ceci exclut toutes les théories plus ou moins "réincarnationnistes" qui ont vu le jour dans l'Occident moderne, au même titre que le fameux "retour éternel" de Nietzsche et autres conceptions similaires ; nous avons d'ailleurs longuement développé ces considérations dans L'erreur spirite, 2<sup>e</sup> partie, chap. VI <sup>324</sup>.*

Mais c'est ici que Guénon se contredit, et c'est la seconde erreur. Admettons éventuellement, par pure hypothèse, que

*pour qu'il y ait vraiment continuité, il faut que la fin de chaque circonférence coïncide avec le commencement de la circonférence suivante (et non avec celui de la même circonférence) ; et, pour que ceci soit possible sans que les deux circonférences successives soient confondues, il faut que ces circonférences, ou plutôt les courbes que nous avons considérées comme telles, soient en réalité des courbes non fermées<sup>325</sup>.*

En admettant ceci (mais n'en convenant pas pour autant), une telle hypothèse ne fait qu'ajouter un argument supplémentaire en faveur de la réincarnation.

En effet, selon la doctrine réincarnationniste, une existence successive ne reproduit jamais exactement une existence antérieure : l'action complexe du dépôt karmique accumulé (en sanskrit : *samskāra* et *vāsana*), et destiné à transmigrer dans une nouvelle existence terrestre, rend cette dernière différente – parfois même radicalement – de celle qui l'a précédée.

---

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 70.

Une telle situation, comble de l'ironie ! se trouve être très bien décrite dans le système de coordonnées polaires évoqué par Guénon, à condition qu'on ait soin de préciser que la spirale, tracée par la succession des courbes non fermées, ne doit pas nécessairement avoir un parcours ascendant, puisqu'il est possible que le dépôt karmique traîne vers le bas l'événement réincarnatif, en vertu de cette justice immanente – avec laquelle il n'est pas possible de tricher – et qui confère à la doctrine du *karman* une valeur éthique absolue.

Après avoir écarté comme incohérente la prétendue impossibilité métaphysique attribuée par Guénon à la réincarnation, on s'aperçoit que son affirmation futile, selon laquelle il s'agirait d'une élucubration moderne, et qui remonterait à rien moins qu'aux socialistes français du siècle dernier, ne fait pas meilleure figure !

Laissons de côté l'« éternel retour » de Nietzsche et l'« éternité à travers les astres » du socialiste Blanqui<sup>326</sup> qui, comme Guénon aurait dû le savoir, n'a rien de commun avec la réincarnation qui représente une possibilité spécifique à l'intérieur du genre plus large de la transmigration des âmes (métempsychose) qui, outre la possibilité d'une réincarnation dans une forme humaine, prévoit également les formes animales, ainsi que l'ascension vers les régions célestes les plus élevées et, à l'opposé, la descente vers les mondes infernaux.

---

<sup>326</sup> Dans son livre *L'éternité à travers les astres* (Theoria, Roma, 1983), Louis-Auguste Blanqui se limite à formuler la curieuse hypothèse selon laquelle puisque le système solaire a été généré, de même que la terre qui a accueilli l'humanité, selon un mécanisme de dynamique stellaire qui se reproduit partout dans l'espace infini, il est nécessaire, en vertu d'un simple calcul de probabilité rapporté aux possibilités infinies à prendre en considération, que dans l'univers se reproduise d'innombrables fois une situation similaire à celle de notre planète habitée : ce que tout cela a à voir avec la réincarnation, nous ne saurions le dire.

Malgré les déclarations inverses de Guénon, la doctrine de la transmigration, qui comprend celle de la réincarnation, apparaît clairement affirmée *ab antiquo* dans divers contextes traditionnels d'Orient et d'Occident.

Elle est prise en considération, par exemple, par divers Textes Sacrés dans l'Hindouisme.

La *Chadogya-upanisad* en fait explicitement mention :

*Ceux qui ont eu une bonne conduite peuvent attendre une bonne renaissance comme brahmana, ksatriya ou vaisa. Ceux qui, au contraire, ont eu une mauvaise conduite peuvent attendre une mauvais renaissance, comme chien, porc ou chandala (hors caste)<sup>327</sup>.*

Dans la *Bhagavad Gîtâ*, (I, 22), on lit que

*de la même manière qu'un homme, ôtant ses vieux vêtements en prend d'autres nouveaux, ainsi l'âme incarnée, se défaisant de ses corps usés, en vient à en prendre d'autres, neufs<sup>328</sup>.*

Dans les *Yogasûtra* de Patanjali (III, 18), il est affirmé, en référence au développement ascétique :

---

<sup>327</sup> Traduction de P. FILIPPANI RONCONI in *Upanisad antiche e medie*, I Boringhieri, Torino, 1960, p. 113. Filippani Ronconi rapporte également que cet Upanisad « fait partie du *Chandogya-brahmana*, qui est le manuel du chando-ga (chanteur d'hymnes), autre terme pour désigner l'*udgatar*, à savoir celui qui durant un sacrifice a la fonction d'entonner les mélodies du *Sama-veda* » (p. 18). Tout ceci renvoie à une époque ancienne et du reste cela correspond à une orientation moderne de la recherche sur l'Inde qui consiste à faire remonter à la période védique les germes des idées telles que le *karma*, la transmigration, etc. présentes sous une forme spécifique et accomplie à l'époque des *Upanisad* (sur tout ceci, voir H.W. TULL, *The vedic origins of karma*, State University of New York Press, Albany, 1989).

<sup>328</sup> Traduction de I. VECCHIOTTI, Ubaldini, Roma, 1964, p. 132.

*La connaissance des vies précédentes provient de la perception directe des impulsions karmiques<sup>329</sup>.*

La vérité de la réincarnation devient, de cette manière, l'objet d'une vérification expérimentale *sub specie interioritatis*, à réaliser à travers l'application de la science spirituelle que représente le *yoga*. Grâce à cette discipline, raconte le commentateur Vyasa, l'ascète Jaigisvya obtient le souvenir des transmigrations qu'il a vécues, non seulement sous forme humaine, mais aussi dans les conditions animales, infernales ou divines, au cours des dix cycles cosmiques<sup>330</sup>.

Par ailleurs, la vérité de la réincarnation n'est pas mentionnée uniquement dans les textes de nature religieuse : elle est également explicitement affirmée dans un texte classique de médecine indienne ayurvédique, le *Caraca Samhitâ*, qui consacre à la question une partie du chapitre II dédié à l'embryologie (31-38). Il convient d'en rapporter le contenu de façon extensive :

*En étant guidée par les actions passées qui l'accompagnent, l'âme qui se déplace avec l'exil de l'esprit transmigre d'un corps à l'autre avec les quatre bhûtas subtils<sup>331</sup>. Cette Âme ne peut être perçue par aucun sens, si ce n'est par la vision divine. Elle est omniprésente. Elle peut pénétrer partout. Elle peut accomplir toutes les actions et prendre toutes les formes. Elle est l'élément conscient. Elle est au-delà de toute perception sensorielle et c'est par le biais de son association avec l'intellect, [...], qu'elle s'engage dans l'attachement, [...].*

---

<sup>329</sup> Traduction de C. PENSA, Boringhieri, Torino, 1978, p. 150.

<sup>330</sup> *Ibid.*, pp. 151-152.

<sup>331</sup> *Bhûtas* = éléments.

*Dans le corps des êtres vivants, il y a seize types de bhûtas. Ils dérivent de rasa (produit digestif de la nourriture de la mère), de l'Âme (ceux qui l'accompagnent), de la mère et du père. Quatre des ces bhûtas accompagnent l'Âme et cette même Âme dépend d'eux pour son existence manifeste. Les bhûtas de la mère et du père dérivent respectivement de l'ovule et du sperme. C'est le rasa (le produit digestif avec la nourriture) qui fournit le nutriment, sous les espèces de bhûtas, au sperme et à l'ovule. Les quatre bhûtas qui sont (constamment associés) avec l'âme pour entrer dans le fœtus constituent des produits des actions accomplies. La continuité des actions des bhûtas est maintenue de manière à ce que l'Âme, qui est comme une semence (et qui est responsable des diverses incarnations), transmigre d'un corps à l'autre. C'est un fait que dans les individus qui ont un lien avec les actions passées, le physique et l'esprit sont respectivement dérivés du physique et de l'esprit de leur vie précédente. La diversité dans l'aspect et dans les facultés intellectuelles est causée par rajas, tamas<sup>332</sup> et par la nature des actions passées.*

Comme on le voit, dans le cas de la réincarnation, il ne s'agit pas d'un simple acte de foi, mais d'une connaissance bien articulée, fondée sur de solides bases sapientielles qui offrent une notion de l'inconscient qui mène bien au-delà des perspectives de la psychanalyse moderne, non seulement freudienne, mais aussi jungienne.

Enfin, on ne peut ignorer le rôle important que la possibilité de la réincarnation développe dans le cadre des pratiques psychurgiques qui constituent l'objet du *Bardo Tö-döl*, le Livre tibétain des morts, où la réincarnation est

---

<sup>332</sup> *Rajas* et *tamas* sont des modes d'être de la Nature, respectivement actif et inerte.

entendue comme un repli, dans l'éventualité où l'âme du défunt ne parvient pas à atteindre une condition plus élevée.

Donnons la parole à Fosco Maraini, qui en résume les traits essentiels avec sa force d'évocation habituelle :

*Mais tentons de préciser. Après la mort, le principe conscient entre dans l'état d'une existence intermédiaire qui dure 49 jours : de là peut sortir, soit par la libération (nirvana) soit par le retour au samsara, le "tourbillon de la vie". Le Bardo Tö-döl cherche à le mettre sur la voie de la conscience ésotérique des vérités bouddhistes fondamentales, de façon à ce qu'il puisse produire "un retour immédiat du plan de l'existence phénoménologique à la sphère de l'absolu" (Tucci). C'est une vérité bouddhiste fondamentale que le samsara, le "tourbillon de la vie", est une illusion et une apparence vaine : seul l'Absolu existe réellement, seul celui qui s'identifie avec elle (en devenant Bouddha) peut se libérer du samsara<sup>333</sup>.*

*Les premiers jours après la mort constituent le moment le plus important de la phase d'outre-tombe de l'histoire cosmique individuelle : le principe conscient sera frappé par une luminosité incolore, très pure ; celui qui y reconnaîtra l'absolu et parviendra à s'y fondre sera sauvé, il aura conclu le cycle des vies ; autrement, il ne lui restera plus qu'à descendre d'un échelon vers le multiple, le devenir, l'illusion et la souffrance. Dans les jours qui suivent, le processus évolutif du cosmos tout entier se déroule ainsi, en de vastes et fantastiques visions symboliques face à la conscience, qui se détache peu à peu du corps. Les possibilités se présentent par dichotomies successives : une [voie] de libération, une [voie] d'asservissement. Être capable de comprendre la*

---

<sup>333</sup> Au samsara appartient le cycle des réincarnations.

*première signifie entrer dans le cycle des renaissances à un stade plus élevé, rester attaché à la seconde signifie être entraîné vers le bas par l'œuvre du karma*<sup>334</sup>.

Comme on peut le constater, la vérité professée par le Tibet au sujet de la réincarnation est la même que dans l'Hindouisme pratiqué par des centaines de millions de personnes du sous-continent indien et en dehors<sup>335</sup>.

Dans l'Occident ancien, les choses ne se présentent pas de manière différente, si l'on prend comme paradigme ce qui est rapporté par la tradition à propos du père des philosophes, notre Pythagore :

*Héraclite du Pont renvoie à Pythagore qui racontait sur lui-même les choses suivantes : il avait été autrefois Aethalidès et passait pour le fils d'Hermès ; Hermès lui avait dit de choisir ce qu'il voulait, excepté l'immortalité. Il avait donc demandé de garder, vivant comme mort, le souvenir de ce qui lui arrivait. Ainsi dans sa vie, il se souvenait de tout, et une fois mort il conservait des souvenirs intacts. Plus tard, il entra dans le corps d'Euphorbe et fut blessé par Ménélas. Et Euphorbe disait qu'il avait été Aethalidès, et qu'il tenait d'Hermès ce présent et cette manière*

---

<sup>334</sup> F. MARAINI, *Segreto Tibet*, Leonardo da Vinci Editore, bari, 1959, p. 156.

<sup>335</sup> Interrompons l'austérité de l'argument avec une note de couleur : dans l'émission d'actualité « *Medicine a confronto* » (« Médecine en comparaison », *n.d.l.t.*) diffusée sur Retequattro à 14h le 10 mars 1996, un représentant majeur du Centre-Droit, connu pour sa proximité avec l'*Opus Dei*, Alberto Michelini, a trouvé bon d'insinuer que la doctrine de la réincarnation semble parfaitement adéquate pour aider les dirigeants de l'Inde à maintenir leur domination sur les masses des plus démunis en les convainquant que leur malheureuse condition leur est imposée par leur mauvais karma et qu'il vaut mieux donc pour elles se résigner et la subir. La doctrine de la réincarnation montrerait ainsi son visage réel, à savoir celui d'un vulgaire *instrumentum regni*. Nous voudrions demander à Monsieur Michelini s'il ne lui apparaît pas, par hasard, que l'excommunication papale a été utilisée, au cours de l'histoire, pour des motifs temporels et politiques...

*qu'avait l'âme de passer d'un lieu à un autre, et il racontait comment elle avait accompli ses parcours, dans quelles plantes et quels animaux elle s'était trouvée présente, et tout ce que son âme avait éprouvé dans l'Hadès, et ce que les autres y supportaient. Euphorbe mort, son âme passa dans Hermotime qui, voulant lui-même donner une preuve, retourna auprès des Branchides et pénétrant dans le sanctuaire d'Apollon, montra le bouclier que Ménélas y avait consacré — il disait en effet que ce dernier, lorsqu'il avait appareillé de Troie, avait consacré ce bouclier à Apollon — un bouclier qui était dès cette époque décomposé, et dont il ne restait que la face en ivoire. Lorsque Hermotime mourut, il devint Pyrrhos, le pêcheur Délien ; derechef, il se souvenait de tout, comment il avait été auparavant Aethalidès, puis Euphorbe, puis Hermotime, puis Pyrrhos. Quand Pyrrhos mourut, il devint Pythagore et se souvint de tous les changements précédents<sup>336</sup>.*

Nous n'avons fourni ici que quelques exemples : en réalité, la documentation sur la mémoire historique de l'humanité relative à la croyance en la réincarnation est écrasante. Le mieux que nous puissions donc faire est renvoyer le lecteur à la belle œuvre de E. Bertholet, *La réincarnation*, Lausanne, Genillard, 1949, qui abonde en exemples tant anciens que modernes.

On ne peut en revanche qu'éprouver une certaine stupeur de voir un savant du rang de René Guénon s'opposer à l'idée de réincarnation en ayant recours à une métaphysique empreinte de rationalisme moderne et extrêmement discutable, et de l'accuser de n'être rien d'autre qu'une invention moderne qui aurait germé dans

---

<sup>336</sup> Rapporté par Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, VIII, 5.

l'instable terrain des utopies socialistes et des croyances spiritistes du siècle dernier !

On ne peut que supposer que Guénon ait voulu, en procédant ainsi, empêcher ou retarder la diffusion de la doctrine de la réincarnation en Occident qui nous semble juste et libératrice, pour autant qu'elle soit correctement comprise. Mais Guénon partageait probablement contre cette doctrine l'aversion de deux grandes religions monothéistes, le Catholicisme et l'Islam, comme nous l'avons vu au début de cet article.

Dans ce cas, nous regrettons de devoir constater que Guénon, qui dans l'Islam est appelé à juste titre le « Serviteur de l'Unique », ne fut pas également, au sujet de la réincarnation, un serviteur de la vérité.